

Zeitschrift: Bulletin généalogique vaudois
Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie
Band: - (2003)

Artikel: Un peu d'histoire locale à Chiètres
Autor: Gerber, Freddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1086779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un peu d'histoire locale à Chiètres

par Freddy Gerber

Avant-propos

Voici quelques années M. Freddy Gerber, archiviste communal de Bex, publiait un important article intitulé *La Campagne de Soressex rière Bex et ses premiers habitants : les familles Hope, Billard, de Szilassy et sa descendance* dans le Bulletin généalogique vaudois de 1994 (BGV). Cette publication connut un vif succès et le numéro est aujourd'hui épuisé. Pour cette raison le comité du Cercle vaudois de généalogie a décidé de réimprimer l'étude de M. Gerber et, suite à la suggestion de M. Robert Pictet, archiviste cantonal et rédacteur à l'époque du BGV, d'y adjoindre l'histoire d'une autre famille, celle de Wladimir Feodorovitch Louguinine (1834-1911). M. Gerber a pris le soin de refondre entièrement sa série d'articles publiés dans le Journal de Bex en 1966.

L'histoire de la colline de Chiètres située entre Bex et Lavey, où M. Gerber vécut jusqu'au 14 mai 1962 avant de descendre à Bex, n'a pas de secret pour lui. Il y connut fort bien les nombreuses personnalités alors résidentes dans cet endroit idyllique dominant la Plaine du Rhône et nous fait revivre, au travers de quelques familles, les grands moments de la vie bellerine de l'époque.

(Rédaction)

Connaissez-vous le Grand Chêne ?

Par un après-midi ensoleillé d'automne, lors d'une promenade dominicale, il vous est certainement arrivé d'emprunter la route qui traverse le hameau du Châtel puis, bifurquant brusquement sur la colline de Chiètres, vous êtes passés près de *La Croix*, ferme aux abords sympathiques, nichée en contrebas de ce promontoire rocheux, où s'élève la fière Tour de Duin. De loin, un gigantesque cèdre du Liban, à la cime s'étançant vers le ciel, se fait admirer, étalant ses branches au-dessus de la route et ombrageant une coquette maison aux volets flammés.

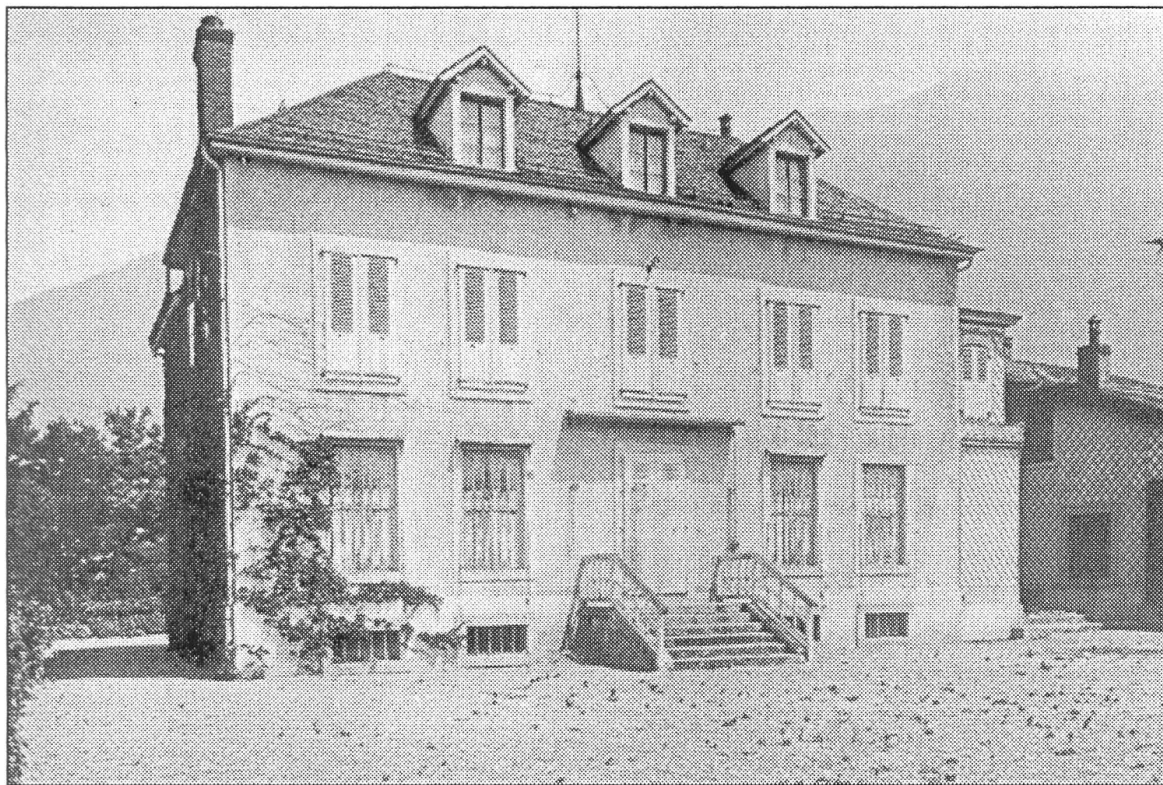
La route vous conduit à travers le plateau de Chiètres, laissant apercevoir une vue imprenable sur la Plaine du Rhône qui s'ouvre devant vous. Au premier tournant, sur votre gauche, blottie sous un bouleau aux branches pendantes : la fontaine de *La Gottaz*, alimentée par les sources du Lac du Luissel, meuble de son glouglou, un silence que rien ne vient troubler en ces lieux. Un peu plus loin, quelques châtaigniers séculaires dissimulent de leur feuillage un groupe de maisons, fièrement gardées par un chien berger qui, de son rauque aboiement, annonce votre passage.

Une légère grimpée puis, passant près d'une construction rénovée, face aux Dents du Midi, votre regard s'élève vers un écran de conifères de toutes variétés, aux cimes élancées se dressant dans le ciel et embaumant cet air si frais et si pur. C'est une véritable barrière d'arbres, s'étendant sur une longueur de plus d'un kilomètre en direction de l'ouest; elle retient les courants et sépare les deux versants de la colline de Chiètres ; celui du sud, gardant la fraîcheur dans ses forêts de châtaigniers, domine le village de Bex, tandis que l'autre, baigné du soleil de midi, expose les pentes de son vignoble sur Saint-Maurice et Lavey.

Longez en son nord la propriété dite du *Grand Chêne*, entourée de grands murs surmontés de méchantes barrières métalliques difficilement franchissables. Son nom est venu d'un chêne géant qui s'élevait non loin de cette ferme rénovée il y a plus d'un siècle. Il fut, à part les châtaigniers situés en contrebas de la route, le seul grand arbre ombrageant la propriété.

Au pied d'une colline artificielle peuplée de mélèzes, sur votre droite, de magnifiques hêtres pourpres, aux troncs dissimulés derrière une haie de buis, ombragent de leurs branches basses un virage inattendu. Soudain vous vous arrêtez pour casser quelques noix tombées sur la route ! En vous retournant, vous vous approchez d'un portail d'entrée dont l'écriteau apposé sur le pilier a retenu votre désir de le franchir, ne serait-ce que pour visiter le parc de cette magnifique propriété, lieu de silence et de retraite. Vous avez néanmoins admiré au travers des barreaux une longue et droite allée, bordée de deux rangs de marronniers, conduisant au devant d'un immense bâtiment aux volets clos. Ce dernier, vu depuis le village de Bex, domine après la Tour de Duin, cette superbe colline de Chiètres : c'est le Château du *Grand Chêne*.

Son histoire, les plus âgés la connaissent pour avoir assisté dans leur jeunesse à l'apogée puis à la décadence du train de vie que menaient ses habitants. D'autres, par contre n'en ont que vaguement entendu parler par leurs parents, ou par les personnes âgées du village. Personnellement, j'ai eu l'honneur d'habiter non loin de ce lieu pendant vingt-cinq ans, ce qui me permet d'en parler aujourd'hui en connaissance de cause.



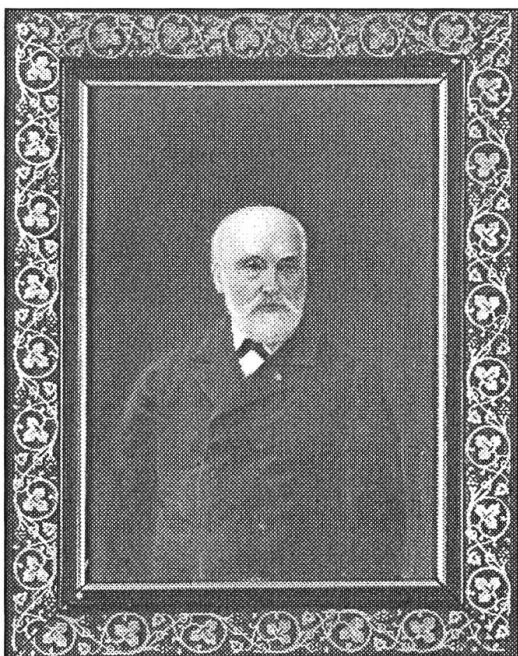
Le Grand Chêne vers 1920.
(Collection privée, Bex)

Sur les quelque quatre hectares occupés aujourd'hui par la propriété du *Grand Chêne*, existait selon les anciens plans du cadastre consultés, une ferme entourée d'un jardin, d'une vigne, de prés et d'une forêt de châtaigniers, dont quelques arbres sont encore visibles de nos jours, à l'angle nord-ouest de cette propriété.

Vers 1875, une dame d'un certain âge, venue de Santiago du Chili, où elle appartenait à la haute société, voyageait dans la région de Bex. S'étant un jour promenée sur la colline de Chiètres, elle fut éprise par le charme de notre beau paysage, dominé par de fières montagnes. Maria del Carmen de Huici, ainsi se nommait-elle, sollicita les agriculteurs de cette belle région de lui vendre, moyennant un bon prix, les terrains groupés autour de ce chêne géant. Elle obtint gain de cause et acquit la ferme qu'elle fit immédiatement transformer en maison de maître. Par la même occasion elle fit

aménager un parc dans lequel pins et sapins trouvèrent leur place. S'installant définitivement dans cette propriété, elle lui donna le nom de *Grand Chêne*, en souvenir de cet arbre imposant, abattu après le nouvel aménagement des lieux.

M^{me} de Huici habita Chiètres pendant près de neuf ans, durant lesquels elle coula des jours heureux, organisant par-ci et par-là des réceptions du monde élégant. Au nombre de ses amis figurait un illustre personnage, l'économiste français Jean-Gustave Courcelles-Seneuil (1813-1892), dont elle fit la connaissance à Santiago au moment où ce dernier, de conviction républicaine, s'expatrie pour fuir le joug de l'Empire rétabli. Courcelles-Seneuil se plaisait sur la colline de Chiètres. Mort à Paris, il fut inhumé le 1^{er} juillet 1892. Dans un hommage daté du 14 juillet suivant, rendu au défunt par Edouard Millau, homme politique français, il relata avoir eu l'occasion de le voir en Suisse: «*Dans son cottage, en face des glaciers, il était là dans son élément. Cette nature imposante, la pureté de l'air, le vif coloris des plantes, l'arôme des sapins, exerçaient sur lui un charme intense. S'il ne modifiait pas ses opinions en changeant de climat, tout au moins sa pensée prenait-elle un tour plus allègre, un goût savoureux du terroir alpestre.*»



Portrait de Jean-Gustave Courcell-Seneuil et son auteur,
M^{me} Maria del Carmen de Huici
(Collection privée, Bex)

Le 4 novembre 1884, Mme de Huici vendit, on ne sait trop pour quelles circonstances, sa propriété du *Grand Chêne* à un personnage sur lequel, bien que l'histoire se taise, j'aurai l'occasion de revenir à la fin de cet historique. M^{me} de Huici quitte Bex pour une destination inconnue, mais qui semblerait bien être Paris.

En 1880 un personnage de la noblesse russe héréditaire Wladimir Louguinine (1834-1911), accompagné de sa famille, voyageait en Suisse. S'arrêtant à Bex, il monte sur la colline de Chiètres, qu'entoure le cirque imposant de monts neigeux, et d'où la vue, découvrant le cours du Rhône, se repose au loin sur les eaux bleues du Léman. Il pense qu'il ferait bon y vivre !

Qui était M. Louguinine ?

Wladimir Feodorovitch Louguinine, issu d'une famille seigneuriale, naquit à Moscou en 1834. Tout jeune, il se sentit attiré par la science et c'est sans doute du côté de la recherche que se serait sans doute orientée sa carrière, si les événements politiques n'en avaient décidé autrement. L'agitation qui se manifesta dans l'Europe occidentale vers le milieu du XIX^e siècle, menaçant de gagner l'empire des tsars, dicta au gouvernement russe quelques mesures préventives, parmi lesquelles la réduction des libertés universitaires semblait l'une des plus efficaces.

Le nombre des étudiants admis à l'Université de Moscou fut diminué dans une proportion équivalant à peu près à la fermeture. Wladimir Louguinine, dont le père était colonel d'état-major en retraite, entre alors à l'École d'artillerie de Saint-Petersbourg et, après y avoir suivi le cycle complet des études, en sortit sous-lieutenant au moment précis où éclatait la première guerre russo-turque. Incorporé dans une batterie à cheval, il prit part à la campagne de Silistrie, puis à celle de la Dobroutcha. Lors de l'entrée en lice des armées coalisées, qui rappellent les troupes russes vers la Crimée, il vint à Sébastopol où le général Serge Poutovsky, commandant de l'artillerie de l'armée de Crimée, le prit comme officier d'ordonnance. Sa belle conduite à la bataille de Tcharnaïe Retchka et à la défense de Malakof lui valut, à l'âge de vingt et un ans, la décoration de Sainte-Anne avec les glaives.

La guerre finie, M. Louguinine revint à Saint-Petersbourg et entra à l'Académie d'artillerie, qui préparait aux hauts grades de l'armée ; il y demeure, ses études achevées, comme adjoint du secrétaire des sciences, et remplit ces fonctions pendant deux ans. Mais alors, ayant pris plus d'âge et d'expérience, pleinement conscient de ses goûts et de ses aptitudes, il abandonna le métier militaire, où pourtant l'attendait un brillant avenir ; il fit un nouveau début dans la vie et entreprit de former son esprit à la discipline scientifique.

De famille seigneuriale, Wladimir Louguinine n'eut à aucun moment la préoccupation du pain quotidien ; ainsi à l'âge où d'autres sont soumis à l'impérieuse obligation de produire pour assurer leur vie matérielle, il eut le bonheur de pouvoir poursuivre son propre perfectionnement, en rêve de jeunesse, qui jamais ne l'abandonna. Avant son entrée à l'Ecole d'artillerie, il avait déjà fait, sous la conduite d'un précepteur, des voyages dans l'Europe occidentale, dont il avait appris les idiomes divers. Les villes de hautes études furent, cette fois, le but de son pèlerinage. D'abord à Karlsruhe, où il suivit les cours de l'Ecole technique supérieure ; puis Heidelberg où il passa deux années à l'Université, jusqu'en 1864.

Ayant ainsi largement puisé aux sources de la science allemande, alors dans l'une de ses plus belles périodes, M. Louguinine voulut connaître la pensée française. Il vint à Paris demander au chimiste français Adolphe Wurtz (1817-1884), l'hospitalité de son laboratoire. Le bond fut considérable : tandis qu'en Allemagne il avait surtout suivi des cours oraux, il se trouva transporté subitement en plein milieu de recherches transcendantes, au sein de la brillante pléiade des jeunes chimistes, qui constituèrent plus tard le noyau des maîtres de l'Ecole française. Wurtz animait ce groupe soutenu par un juvénile enthousiasme ; mais pour profiter de ses suggestions, il fallait déjà posséder une expérience qui faisait à peu près défaut au jeune savant russe. Il le comprit et s'en alla à Zurich où, dans le laboratoire de l'Ecole polytechnique fédérale, que dirigeait alors Wislicenus, et qui était appelé à devenir un si grand centre d'attraction, il acquit une technique qui lui permit, au bout d'un an, de revenir à Paris suffisamment armé.

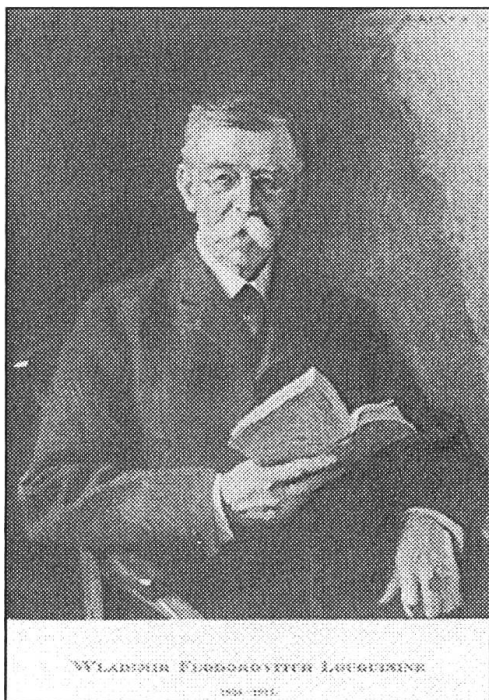
Son séjour cependant n'y fut pas de longue durée. A peine avait-il eu le temps de faire quelques recherches dans les laboratoires de Wurtz et de Regnault, que de douloureuses circonstances le rappelèrent en Russie. En une année il perdit deux de ses frères et en conçut un tel chagrin, que sa santé s'en trouva gravement atteinte. Il voyagea et demeura quelques temps

en Crimée, où des travaux souvent cités sur les vins de cette fertile contrée, en distrayant son esprit de ses douloureuses préoccupations, lui apportèrent un bienfaisant apaisement. Puis il vint en Italie et c'est là que lui sourit un renouveau de bonheur; séduit par les solides qualités qu'il avait su deviner sous la grâce parfaite d'une jeune Française, M^{lle} Marthe Minier, fille d'un professeur de la Faculté de droit de Paris, il l'épousa. Après le mariage, qui eut lieu en 1869, les nouveaux époux se fixèrent en Russie, où ils restèrent douze ans.

Deux filles naquirent de cette union; la santé alors délicate de l'aînée les engagea, en 1881, à revenir à Paris, où ils séjournèrent dix années qui furent, au point de vue scientifique, les plus productrices de la carrière de M. Louguinine. Déjà avant son départ pour la Russie, il avait fait la connaissance de Marcelin Berthelot (1827-1907), chimiste français et avait été conquis par la synthèse thermo-chimique du maître, alors dans l'éclat de son génie. Il s'était institué son disciple et avait entrepris d'explorer certains domaines de la science nouvelle, nécessitant, avec une technique consommée, des ressources expérimentales assez rarement réunies. Dans un laboratoire admirablement aménagé, et dont il faisait tous les frais, M. Louguinine s'impose pendant une année un travail d'une incroyable assiduité: jour par jour, secondé par un assistant, il effectue des combustions organiques, des dissolutions, des combinaisons diverses, avec toutes leurs opérations accessoires, et rassemble ainsi, sur les quantités de chaleur dégagées, un matériel considérable et d'une haute valeur métrologique.

A ceux qui ne sont pas ses adeptes, la métrologie apparaît hérissée de rebutantes difficultés; la recherche de l'erreur en vue de son élimination oblige en effet à tant de minutieux labeur, qu'il faut être soutenu par l'idée supérieure de la perfection pour s'y soumettre pendant un temps prolongé. Ce labeur, qu'aucune considération intéressée ne lui imposait, M. Louguinine l'accepte joyeusement, fasciné par le résultat espéré.

Puis des circonstances particulières le rappelèrent en Russie, où il s'inscrivit à l'Université de Moscou comme professeur agrégé, situation bientôt transformée en celle de professeur ordinaire. Tandis qu'il y professait, l'Université de Moscou participa plus d'une fois aux mouvements populaires, qui entraînaient la suspension des cours.



Wladimir Feodorovitch Louguinine.
(Collection privée, Bex)

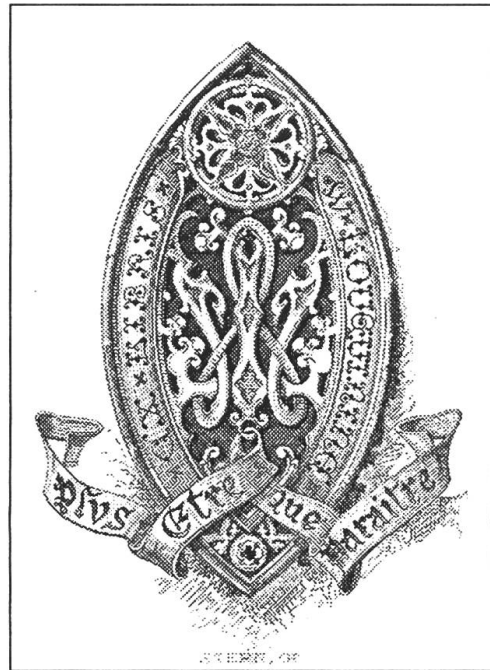
Enfin l'heure du repos s'annonça ; M. Louguinine renonça à ses fonctions et revint à Paris, non sans avoir assuré l'éclosion des germes qu'il avait semés par un incessant labeur ; car en quittant l'Université, il lui laissa tout le laboratoire qu'il avait installé, avec la bibliothèque de dix mille volumes qu'il avait patiemment rassemblés pour son usage personnel.

L'esprit d'ordre, dont tous ses travaux portent l'empreinte profonde, avait toujours été une de ses qualités maîtresses ; il avait eu, en particulier, le constant souci de posséder complètes les collections, devenues rares, des périodiques consacrés à la physique et à la chimie ; il en avait fait réimprimer les feuilles introuvables, et, en

en faisant le don magnifique, il y joignit un fonds destiné à en assurer la continuation. L'œuvre scientifique de Wladimir Louguinine est remarquable par son unité. Sa double éducation de chimiste et de physicien était d'ailleurs indispensable pour mener à bien ses recherches délicates. L'expérience acquise dans un domaine n'ayant plus pour lui de mystères, l'amena à rédiger l'ouvrage : *Description des méthodes principales qui sont usitées pour la détermination des chaleurs de combustion* ¹, élargie plus tard en ses *Méthodes de Calorimétrie usitées au laboratoire thermique de l'Université impériale de Moscou* ², ouvrage didactique, rédigé avec la collaboration de M. Choukarev, et qui était devenu le bréviaire de tous ceux que préoccupait la mesure des quantités de chaleur.

Si la principale activité de M. Louguinine se déploya pour les progrès de la science, ses diverses manifestations embrassèrent bien d'autres domaines. Tandis qu'il était à l'Académie d'artillerie, rassemblant ses souvenirs de Sébastopol, il publia, dans les trois années qui suivirent la conclusion de la paix, une série d'articles traitant « De l'armement et du désarmement des batteries de places fortes » ³ ; ce travail, réuni à la fin de ses études, constitua la thèse qui appuya son examen de sortie.

Par-dessus tout, Wladimir Louguinine aimait à faire le bien, et en trouvait, dans ses immenses propriétés de multiples occasions. Déjà lorsqu'il étudiait à Heidelberg, il s'était inspiré des travaux des philanthropes anglais pour faire connaître dans un article intitulé *Les aspirations du nouveau prolétaire* ⁴, l'organisation des sociétés assurant aux ouvriers l'acquisition d'un bien de famille. Dans le vaste pays où si volontiers on s'appelle frère, il avait pris pour objectif le développement de la solidarité sociale. Son frère Sviatoslav, homme de bien comme lui, avait eu, dans cette direction, de bienfaisantes initiatives; il avait fondé une société de secours mutuels et une banque coopérative de paysans, que Wladimir Louguinine subventionna et qu'il soutint constamment de ses conseils.



Ex libris Louguinine.
(Collection R.Pièce, Bex)

L'exemple devait en être fécond; ces organismes, alors nouveaux, serviront plus tard de modèles à des milliers d'associations analogues, et devinrent ainsi le point de départ d'un grand mouvement de solidarité, dont le peuple russe ressentira longtemps encore les bienfaits. Les statuts élaborés avec la coopération de A. N. Jakovlef, furent partout acceptés, lorsque le prince Alexandre Vasilchikof organisa les comités qui en assurèrent la diffusion. Sur tout ce mouvement au sein du peuple russe, M. Louguinine publia une série d'études dont la plus connue porte le titre: *Les Artèles et le mouvement coopératif en Russie* ⁵; elle fut publiée en 1886, à la suite d'une conférence faite au Cercle Saint-Simon.

Très libéral, aimant profondément le peuple russe, mais pleinement conscient du fait que toute liberté doit être, sous peine de catastrophes, préparée par une éducation permettant d'en user avec sagesse, Wladimir Louguinine s'efforça de hâter l'évolution qui épargne aux peuples les brusques bouleversements; il avait fondé des écoles dont, avec les siens, il suivait passionnément le développement. Puis, pour soulager des misères, il avait pourvu d'un fonds dotal un hôpital créé par son père en 1823; enfin le 26 octobre 1911, une grande fête réunissait les paysans de la Rojdestvenkoié dans l'église effondrée quelques années auparavant, et qu'il avait fait réédifier, afin qu'ils n'en fussent pas plus longtemps privés.

C'est ainsi que, le jour même de sa mort, d'humbles familles, au loin, bénissaient son nom. Les témoignages officiels vinrent, à plus d'une reprise, souligner les mérites de Wladimir Louguinine. Nous avons vu comment, tout jeune, il avait conquis la croix militaire de Sainte-Anne; plus tard, Saint-Stanislas de deuxième classe et Saint-Wladimir de quatrième classe vinrent s'y joindre, tandis que la médaille sur ruban de Saint-André rappelait sa belle conduite pendant la guerre. Dès l'année 1870, il fut député du district de Vetlouga, et en 1890, peu avant son deuxième retour en Russie, l'Université de Moscou lui décerna le titre de docteur honoris causa.

Pour Wladimir Louguinine, la France était devenue une seconde patrie, à laquelle l'attachait, en plus de la communauté de pensée, un puissant lien familial. Il comptait de fermes affections et y jouissait d'une estime profonde, qui allait à l'homme de bien autant qu'au savant de haute probité. La rosette de l'Instruction publique, puis le ruban de la Légion d'honneur étaient venus successivement donner à son oeuvre la sanction auquel le Gouvernement avait voulu s'associer.

Sa vie de fructueux labour appelait un hommage suprême; à l'Académie des Sciences, sa place était marquée parmi les correspondants de la Section de Chimie, qui déjà l'avait présenté; il en avait été profondément touché, voyant dans cette bienveillante pensée la récompense de toute une vie noblement consacrée à la recherche de la vérité ⁶.

Sur la colline de Chiètres

Aux alentours de 1880-81, M. Louguinine acquit sur la colline de Chiètres des terrains constitués alors par des bois et des forêts de châtaigniers. Il fit défricher le tout puis y fit construire des bâtiments. Fort harmonieusement il fit aménager un parc dans lequel furent plantés de grands arbres et des conifères sélectionnés parmi les essences rares, dont certains furent importés de Russie. Il créa de ce fait cette propriété sans cesse grandissante à la quelle il donna le nom de *La Pelouse*.

Le 30 avril 1901, c'est M^{me} Marthe Louise Louguinine, née Minier, épouse de Wladimir Feodorovitch, qui acquiert d'un dénommé Adrien Vallotton, fabricant de chocolat à Lausanne, la propriété du *Grand Chêne*. De nouvelles transformations modifièrent l'aspect du château. A *La Pelouse* dans les bois peuplés d'odorants conifères, des jets d'eau, conçus dans de petites

grottes construites en pierre de tuf, égayent le paysage tout en charmant les promeneurs.



La Pelouse, la ferme, le verger vers 1900.
(Collection Club alpin suisse, section des Diablerets, Lausanne)

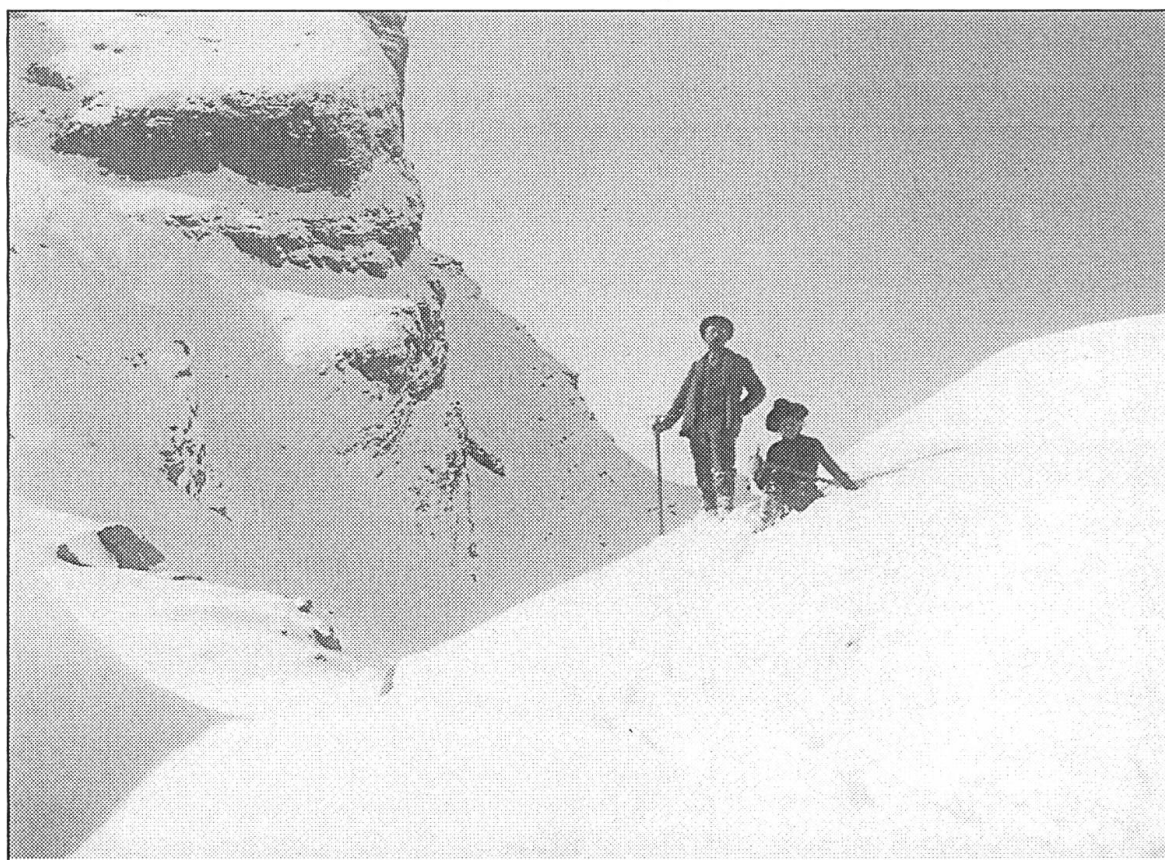
Après 1900, de grands lampadaires sur armature en métal dotés d'un large abat-jour, placés à l'entrée d'un portail et vers des allées alimentées par l'éclairage au gaz, illuminaient le va-et-vient des promeneurs nocturnes, des invités à la recherche d'un air si frais et si pur, se délassant après une soirée mouvementée de grande réception. Cet éclairage visible de très loin plongeait *La Pelouse* dans une illumination féerique grandiose. Vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les propriétés de *La Pelouse* et du *Grand Chêne* furent les plus opulentes de toutes celles situées sur le territoire de la commune de Bex. A *La Pelouse*, M. et M^{me} Louguinine bien que régulièrement domiciliés à Paris, occupaient la grande maison. Chaque année durant la bonne saison, ils se retrouvaient dans ce lieu, entourés de leurs deux filles et de leurs petits-enfants. L'aînée Marie Wladimirowna, née à Paris le 24.04.1874, épousa à Moscou le 26.10.1897 le Prince Alexandre Petrowitsch Wolkonsky dit Ali, né à Rome le 05.10.1871, décédé à St-Cloud le 15.03.1948, Lieutenant de la Garde Impériale russe,

en retraite. Marie Wolkonsky que j'ai encore connue, est décédée à Paris en 1964. Leurs trois enfants furent :

1. Marie Alexandrowna, dite Moina, o 24.03.1899, à St-Petersbourg
2. Peter Alexandrowitsch, o 09.03.1901, à St-Petersbourg
3. George Alexandrowitsch, o 20.01.1905, à Billières près Pau (France)

Cette famille occupait *Le Chalet*.

La cadette sur laquelle je ne possède pas de renseignements d'état civil détaillés, s'appelait Nadine. En 1903 elle épousa le baron Conrad von Meyendorf, officier de la marine russe de nationalité allemande. En guise de voyage de noces le jeune couple entreprend un périple en Amérique du Sud. Cette expédition a fait l'objet d'une publication de 250 pages illustrées de nombreuses photographies de l'époque: *L'Amazonie d'une baronne russe - des Andes à l'Atlantique en 1903*, éditée à Genève en 1994 par la Société des Amis du Musée d'Ethnographie et la Société suisse des Américanistes, sous la responsabilité d'Alain Monnier.

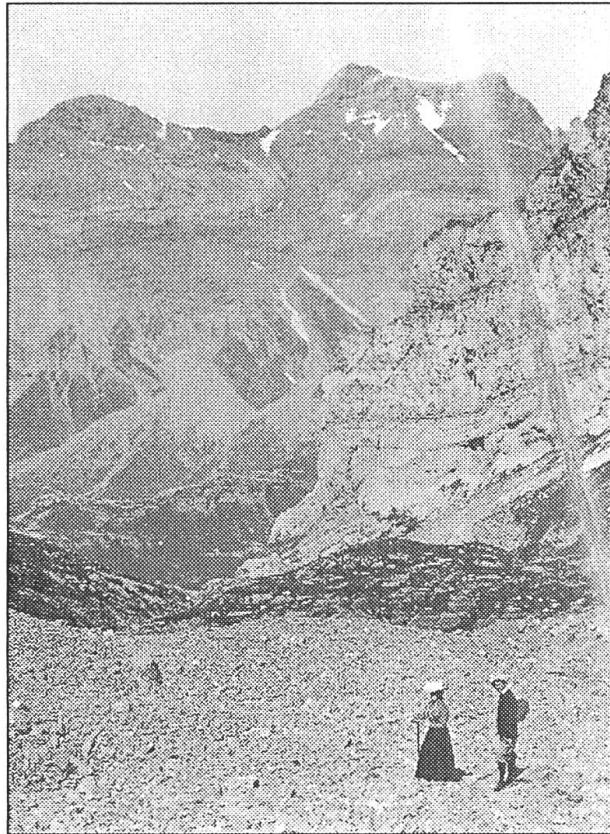


Nadine Louguinine en compagnie du guide Jules Veillon sur le glacier de Plan Névé.
Photo prise peu avant son mariage avec le baron Conrad von Meyendorff, en 1903.
(Collection Club alpin suisse, section des Diablerets, Lausanne)

On m'avait raconté que leurs deux fils, âgés de 18 et 20 ans, partirent un jour faire l'ascension de l'Aiguille Verte près de Chamonix, où ils dérochèrent et leurs corps ne furent jamais retrouvés.

Les von Meyendorff, avec lesquels vivait un frère du baron, demeuraient au château du *Grand Chêne*.

Nadine Louguinine et
Maurice Leferies
à Anzeindaz.
(Collection Club alpin suisse,
section des Diablerets, Lausanne)

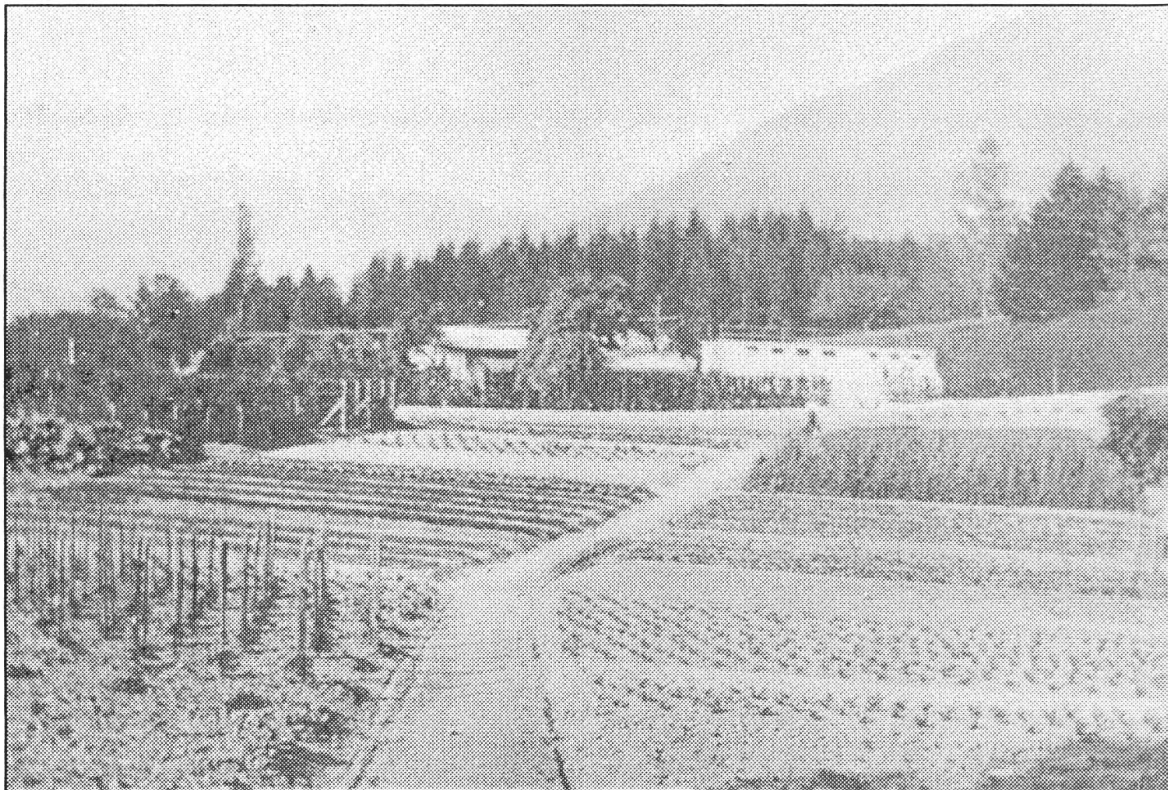


La Pelouse - Décès de M. Louguinine à Paris

Passionné, à *La Pelouse*, par la recherche scientifique, M. Louguinine fit construire, à l'est de la grande maison, un petit bâtiment dont l'architecture s'identifiait à une isba. Au rez-de-chaussée il fit aménager un laboratoire. Cependant avec les années ses forces déclinèrent. Un jeune agrégé de l'Ecole normale, M. Georges Dupont, le suppléait avec beaucoup de dévouement. Après son décès, ce local fut transformé en salle de billard.

Très en vue à Moscou, à Paris tout comme à Bex, M. et M^{me} Louguinine entretenaient des relations d'amitié avec du monde élégant, organisant par-ci et par-là de fastueuses réceptions aux personnes sélectionnées dans les milieux artistiques, littéraires et scientifiques, dont certains hôtes appartenaient à l'aristocratie russe et française. L'esprit organisateur des propriétaires créa des merveilles. Les amis accouraient comme dans un asile de paix. Pour distractions, M^{me} Louguinine fit aménager deux places de tennis. Tandis que M. Louguinine, qui de son côté avait fait bâtir un stand et une ciblerie, s'adonnait à coeur joie avec ses gendres prince et baron ainsi qu'avec ses invités, à des parties de tir au flobert. Persuadé depuis

longtemps que les plantes livreraient encore plus d'un secret lorsqu'on en connaîtrait, dans leurs différents organes, la marche de la température, commandée par les phénomènes chimiques et l'évaporation, il fit construire une grande serre vitrée, dans laquelle poussaient des variétés de plantes, en particulier des roses. Un jardinier et ses aides veillaient sur elles, tout en s'occupant de cultiver dans un grand jardin potager tous les légumes nécessaires à la table des maîtres. Un fermier travaillait la terre et produisait les céréales, les fruits et le lait.



Les jardins de *La Pelouse* à l'époque des Louguinine.
(Collection privée, Bex)

M. et M^{me} Louguinine occupaient un nombreux personnel, soit cuisinières, femmes de chambres, valets, etc. A côté de cela, du personnel auxiliaire se chargeait de préparer le bois nécessaire au chauffage, soigner les arbres, ébûcher les forêts, entretenir le tennis ainsi que d'autres tâches trop longues à énumérer.

Tous furent satisfaits, car ils étaient rétribués largement par M^{me} Louguinine. C'est avec plaisir qu'ils se vouèrent à ces ouvrages, car ces occupations apportèrent aux jeunes gens de cette lointaine époque, un certain gagne-pain tout en créant un esprit de franche camaraderie. De nom-

breuses personnalités que j'ai encore connues, défuntes aujourd'hui, ont été occupées par divers travaux à *La Pelouse*. C'est bien volontiers, non sans un certain brin de nostalgie, qu'elles racontaient les beaux souvenirs vécus lorsqu'elles travaillaient pour M^{me} Louguinine. Landaus et coupés descendaient plusieurs fois par jour à Bex : un cocher assurait le service des attelages pour aller chercher le courrier à la poste, quérir des invités à la gare ou faire les commissions nécessaires à ce grand ménage. Vers le début du XX^e siècle, une voiture automobile, choisie parmi les premiers modèles sortis de fabrique, remplaça la traction hippomobile. Ce fut, m'a-t-on dit, la première voiture qui circula à Bex. Et, selon un annuaire de 1904, M^{me} de Louguinine avait déjà le téléphone à *La Pelouse*.

Ce monde illustre de *La Pelouse* et du *Grand Chêne* vivait dans une atmosphère d'euphorie, semblable à un conte de fée.

En automne 1911, les feuilles jaunissantes de la propriété annoncent le prochain départ, comme chaque année. M. Louguinine se réjouissait de retrouver Paris. Accompagné de son épouse qui le sentant fiévreux resta sans cesse auprès de lui; il quitta la Suisse affaibli. Puis le mal s'aggrava et sans souffrance ni angoisse il s'endormit paisiblement, laissant, avec le reconfortant exemple d'une vie entière guidée par un idéal élevé, le souvenir des bienfaits répandus sans compter.

Révolution russe - Faillite de La Pelouse et du Grand Chêne

Au début du mois d'août 1914, au moment où éclatait la Première Guerre mondiale, M^{me} Louguinine informa la Municipalité de Bex, qu'elle mettait sa propriété du *Grand Chêne* à la disposition des autorités pour y installer une infirmerie militaire. Elle en fut aussitôt remerciée. Mais par bonheur, le fléau de la guerre épargna notre pays et notre armée, si bien que l'autorité n'eut pas à recourir à la bienveillante hospitalité de M^{me} Louguinine.

Après la Révolution russe, dont le principal instigateur fut Lénine (qui n'avait jamais séjourné aux Monts s/Bex, comme on l'a longtemps cru dans la région !), le massacre du Tsar et de sa famille à Tsarskoïa-Sélo, le 17 juillet 1918, eut des répercussions importantes. La famille Louguinine possédant dans le Caucase un territoire d'une superficie comparable à celle du canton de Vaud, se vit du jour au lendemain spoliée de tous ses biens, saisis par le régime bolchevique.

L'argent n'arrivant plus depuis la Russie, ce fut pour M^{me} Louguinine le début d'une période cruciale. Elle se vit dans l'obligation de congédier tout son personnel. Des constructions coûteuses venaient d'être achevées et d'autres étaient en cours. Des architectes avaient même dressé des plans pour la construction d'un second château qui devait être édifié sur la colline artificielle peuplée de mélèzes au sud du *Grand Chêne*. Selon les dires de personnes défuntes, cette colline a été créée avec toute la terre provenant des excavations lors des constructions antérieures des nombreux bâtiments de *La Pelouse*. Les entrepreneurs en maçonnerie, charpente, couverture et serrurerie, confiants, avaient ouvert à M^{me} Louguinine des crédits considérables.

De son côté, M^{me} Louguinine espérait fermement qu'un jour la Révolution russe serait anéantie, afin qu'elle puisse à nouveau rentrer en possession de ses biens... mais le destin en voulut autrement ! Les entrepreneurs et les plus importants créanciers ne parvinrent plus à obtenir le règlement de leurs factures et la situation tourna au tragique. D'entente avec M^{me} Louguinine, les créanciers s'emparèrent des propriétés en garantie du paiement de leurs factures. Les bâtiments étaient encore meublés lorsque les créanciers en prirent possession. Les biens mobiliers comprenaient des objets de grande valeur, meubles de style, tableaux, vaisselle, lingerie, bibliothèques, bibelots, etc. Disséminés d'un côté et de l'autre, de nombreuses personnes domiciliées à Bex et à l'extérieur en possèdent aujourd'hui encore des souvenirs. Après ces tragiques événements, M^{me} de Louguinine quitta Bex à destination de Paris où elle est décédée le 23 mars 1938.

Le prince et la princesse Wolkonsky qui demeuraient encore à Chiètres en 1923 furent réduits à habiter un certain temps la ferme *La Pelouse*, ceci avant leur départ définitif pour la France. Seule la princesse Wolkonsky, devenue veuve en 1948, resta très attachée à Bex. Elle gardait d'excellents contacts avec la famille de M^{me} Alex Bollat et de sa soeur Mme Rahm, toutes deux filles du jardinier de ses parents. M^{me} Rahm fut l'institutrice privée de Moïna. Appréciant particulièrement la colline de Chiètres, elle venait régulièrement passer quelques jours de vacances auprès de la famille Veillon avec laquelle elle était restée très liée. Douée pour la peinture dans laquelle elle savait mettre son talent, j'eus l'honneur de faire sa connaissance un après-midi d'octobre 1949. Installée dans le parc face à la Dent de Morcles, elle achevait une toile de la *Petite Maison*, destinée à ses amis Veillon. Celle-ci se trouve aujourd'hui suspendue dans le grand salon de la dite propriété.

Evolution de La Pelouse depuis la fin du règne de la famille Louguinine

A la fin de la Première Guerre mondiale, le Crédit Foncier Vaudois prit en charge les propriétés de *La Pelouse* et du *Grand Chêne*, ainsi que la ferme qui lui était attenante, qui fut vendue en 1923 à M. Robert Trachsel, agriculteur précédemment domicilié à la ferme des Voëttes, au Châtel s/Bex. Cet établissement bancaire remboursa aux entrepreneurs une partie du montant de l'argent qu'ils avaient investi dans les constructions restées impayées.

La Pelouse fut louée à M^{lle} Lydie Hemmerlin (1874-1974), de nationalité française, venue de Chexbres où elle avait fondé *L'Ecole Nouvelle*, institution pédagogique et culturelle qu'elle dirigea durant dix ans. La maison devenue trop petite pour loger le nombre sans cesse croissant d'élèves qui la fréquentait, l'obligea à déloger. Conquise par la beauté de la région, elle décida vers 1919 de transférer *L'Ecole Nouvelle* de Chexbres à Bex, sur la colline de Chiètres, à *La Pelouse*. Secondée par quelques institutrices et instituteurs, dont l'éminent pédagogue Adolphe Ferrière décédé il y a quelques années, M^{lle} Hemmerlin enseignait aux jeunes filles diverses



Les élèves de *L'Ecole Nouvelle*, entre 1936 et 1945.
(Collection privée, Bex)

leçons dont la langue française. L'art culinaire et les leçons de ski furent également à l'ordre du jour. L'ancien laboratoire de chimie de M. Louguinine, transformé une fois déjà en billard, devint la salle de gymnastique des élèves.

Des volées entières, appartenant à divers milieux et accourues du monde entier, se sont succédées. En passant je me permets de citer une étudiante des années 1936/37 et 1940 qui a appris le français en ce lieu : Indira, fille du Pandit Jawaharlal Nehru (1889-1964), Premier Ministre de l'Inde, sur laquelle je reviendrai plus loin. *L'Ecole Nouvelle* dura jusqu'à la fin de l'année 1945 et Mme Hemmerlin quitta Bex en avril 1946. Après être retournée à Chexbres, elle voyagea dans le Midi de la France et c'est à Neuilly s/Seine qu'elle s'est éteinte, le 5 mars 1974, quelques mois avant de fêter ses 100 ans révolus, le 30 juillet suivant.

En juillet 1944, M. A. Tavelli, commerçant en vins à Sierre, acquit du Crédit Foncier Vaudois les propriétés de *La Pelouse* et du *Grand Chêne*. S'il garda le *Grand Chêne* plus de vingt ans, *La Pelouse*, à l'exception de la ferme et du domaine agricole, fut vendue à une famille Veillon, bourgeoise d'Aigle et de Bex, domiciliée au Caire. Le chef de famille représentait une des grandes industries chimiques suisses. Selon un acte notarié de F. Jaquenod du 14.08.1946, Marie Ida Veillon, née Walker (1909-1985), épouse de Jean Louis Charles Veillon (1904-1992), acquiert de la Société A. Tavelli Vins S.A., la propriété *La Pelouse*, sise à Bex.

La famille Veillon était domiciliée au Caire, en Egypte, et *La Pelouse* fut leur résidence secondaire. Elle y a passé pendant de nombreuses années des vacances d'été et parfois même en hiver, à la saison du ski. En 1950, en son absence, les bâtiments furent visités par une bande de cambrioleurs qui, grâce à des indices probants, furent bien vite retrouvés !

Malheureusement pour la famille Veillon, des revers de fortune imprévisibles sont venus troubler la quiétude de ses membres et en 1954 la situation tourna au tragique. Cette superbe propriété de 371 a. 46 ca., dont la valeur assurance-incendie était de Sfr 372'000.- et l'estimation officielle de Sfr 250'000.- fut vendue aux enchères publiques à la Maison de Ville à Bex, le lundi 9 janvier 1956. La propriété de *La Pelouse* provenant de la masse en faillite, fut acquise par la Kredit und Verwaltungs Bank à Zoug, pour le montant de l'hypothèque qu'il détenait (soit Sfr 200'000.- selon les communiqués officiels parus dans le Journal de Bex du 20.12.1955 et de la Tribune de Lausanne du 14.01.1956).

Sans porter un jugement arbitraire sur cette affaire, il convient d'adresser une reconnaissance émue à titre posthume à la mémoire de Mme Ida Veillon qui, lorsqu'elle se trouvait à *La Pelouse*, n'a cessé de faire du bien autour d'elle, en accueillant toujours les personnes pauvres qui se présentaient au portail pour demander du secours. Elle était charitable à l'extrême. Une fois même, elle accepta de devenir la marraine de confirmation d'une petite, dont la maman qui était seule avait grand peine à nouer les deux bouts pour élever sa nombreuse famille ! Pieuse comme elle était, que son repos soit doux comme son coeur fut bon !

Création d'un Institut International de jeunes filles

Le 20.09.1946 fut instituée la société *La Pelouse S.A.*, avec siège à Bex, au capital de frs 50'000.- divisé en dix actions. L'ancien laboratoire de M. Louguinine fut aménagé en chapelle et à l'angle de la grande maison, une tour contenant un garage fut construite. On peut voir, de nos jours encore sur la porte d'entrée, un disque en pierre taillée représentant les armoiries Veillon. Durant l'été 1949 un mur d'enceinte fut érigé tout autour de la propriété, du sommet du monticule à l'angle sud-est, en longeant le chemin qui surplombe les vignobles de la ferme du Luissalet.

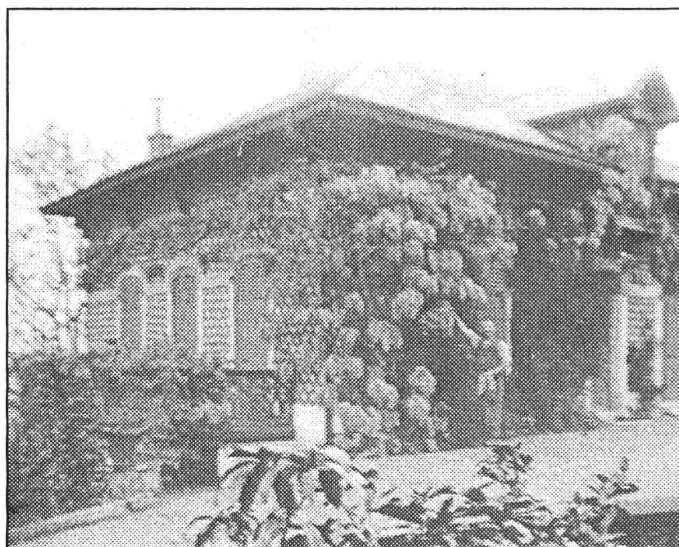
Par acte du 04.06.1956 la Congrégation des Soeurs de Saint-Maurice, sise à Vérolliez, fit l'acquisition de *La Pelouse* alors propriété de la Kredit und Verwaltungsbank à Zoug. Deux ans plus tard la Congrégation, sur promesse de vente du 08.03.1958, acquiert de M. Tavelli, l'autre moitié de *La Pelouse*, soit la campagne, les forêts, la ferme, le rural, la dépendance appelée ultérieurement *La Châtaigneraie*, le tennis et la *Villa Talamoni* par acte du 22.03.1958.

Durant l'été 1960 fut abattue la forêt côté nord-ouest qui surplombait ce lieu profond, ombragé, que l'on appelait le *Trou à l'ours*. Derrière cet emplacement partiellement comblé, de vastes constructions furent édifiées à partir de novembre 1960, soit le Couvent, une Chapelle ainsi qu'un Institut pour jeunes filles qui fut exploité jusqu'à fin juin 1997.

Le 11.10.1967 Mgr Adam évêque du diocèse de Sion accompagné de son chancelier l'abbé Emile Tscherrig consacrèrent l'autel à la Chapelle de l'Institut. En 1969 fut implanté un cimetière communautaire pour le repos des soeurs défuntés et celui-ci fut agrandi en 1985. L'auteur de ces lignes, qui était à l'époque préposé au service des inhumations de la Commune de

Bex, a contribué pour une large part à sa réalisation, lors des transactions avec les autorités cantonales et communales, ce qu'il ne regrette du reste pas. Actuellement le Centre romand de pastorale liturgique occupe ces lieux de recueillement et de prière.

La Villa Talamoni, à l'entrée ouest
de La Pelouse.
(Collection privée, Bex)



**Visite de son Excellence
Madame Indira Gandhi -
Premier Ministre de
l'Inde**

Depuis sa nomination en 1966, à ce poste si important, j'ai toujours entretenu des relations par correspondance avec M^{me} Indira Gandhi à la Nouvelle-Delhi. Dans ses lettres, elle me parlait fréquemment de ses études chez M^{lle} Hemmerlin à *L'Ecole Nouvelle* et manifestait l'ardent désir de revoir un jour ces lieux ! Elle avait appris que, depuis son départ en 1940, *La Pelouse* était devenue un Institut International de jeunes filles, dirigé par la Congrégation des Sœurs de Saint-Maurice, qui de Vérolliez avait transféré son siège sur la colline de Chiètres en 1957.

En 1980, lors d'un échange de voeux de fin d'année, je lui ai proposé, si pour une raison quelconque elle devait se rendre en Suisse, de prévoir un arrêt à Bex afin de revoir *La Pelouse*. Cette invitation fut agréée le 25.03.1981 : par téléphone, M. Gurbachanchan Singh, Ambassadeur de l'Inde à Berne, m'informait que M^{me} Gandhi devait se rendre à Genève à une conférence de l'OMS organisée dans le cadre de l'Année de l'homme handicapé, et avait prévu de venir à Bex pour revoir *La Pelouse*, sur la colline de Chiètres.

Le jeudi 7 mai 1981 le grand jour arriva. Après une semaine pluvieuse, le beau temps revint et un resplendissant soleil illuminait les montagnes. Afin de marquer cet événement aussi rarissime, le comité d'accueil, par l'action de l'un de ses membres M. Chauvy, proposa à Son Excellence M^{me} Gandhi de planter un cèdre de l'Himalaya. Après elle, chaque participant jeta une

pelletée de terre pour couvrir les racines, puis apposa sa signature au bas d'un parchemin qui fut reproduit. Enroulé dans un tube spécialement conçu à cet effet, il fut enterré au pied du cèdre le 4 juin 1981 à 11 h 30.



PRIME MINISTER

3rd July, 1980.

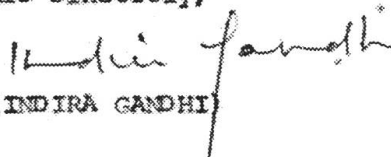
Dear Mr. Gerber,

I have received your letter dated the 21st April. It is kind of you to have recorded my name in your archives.

2. I have very fond memories of the "ECOLE NOUVELLE" in Bex. It is an enchanting place and Mlle Hemmerlin's sympathetic understanding of the problems of the growing girls and also of wider international matters gave importance to the School.

3. I often recall with pleasure my stay in Bex and would like to visit it again to revive my old memories. Mlle Hemmerlin was in correspondence with me until a short while before her death and I am still in regular contact with the Lilliane and Maud Cousin, who were also students there and who are now living in Neuilly, outside Paris.

Yours sincerely,


(INDIRA GANDHI)

Mr. Freddy Gerber,
Anc. Fonctionnaire de Police
Diplome CFFEDP
1880 HEX (025) 63 23 87

Lettre de son Excellence Madame Indira Gandhi à M. Freddy Gerber.
(Collection privée, Bex)

Le Grand Chêne, ses propriétaires et ses occupants

Selon les renseignements qui m'ont été communiqués par le bureau du registre foncier du district d'Aigle, la liste s'établit comme suit à fin décembre 1967 :

- de HUICI née de HUICI, Maria del Carmen, veuve de Manuel, dès 1875 environ (?)
- de STERBASCHOFF Nicolas, fils d'Apolonowitch, dès le 4.11.1884
- de STERBASCHOFF Anna Nicolaiévna, veuve de Nicolas, dès le 17.12.1894
- VALLOTON Adrien François Armand, fils d'Henri, dès le 26.06.1895
- de LOUGUININE Marthe Louise, née MINIER, femme de Woldmar (sic), dès le 30.04.1901
- MICOTTI Jacques Joseph et Augustin, fils de Louis et MARTINELLA Pierre Jean, fils de Joachim, propriété commune dès le 06.11.1922
- CREDIT FONCIER VAUDOIS, dès le 08.09.1936
- TAVELLI, Aldo, dès le 28.07.1944
- TAVELLI VINS S.A., dès le 17.10.1967
- GRAND-CHÊNE S.A, dès le 31.10.1967

J'ai mentionné qu'en 1901, M^{me} Louguinine devint propriétaire du *Grand Chêne*, dans lequel logèrent sa fille et son gendre Nadine et Conrad von Meyendorf. J'ignore combien de temps ils y sont restés. Après la grande débâcle, ce sont les entrepreneurs Micotti et Martinella qui en furent les propriétaires. Il est certes difficile de connaître tous les noms des locataires et leur durée d'occupation. Mais il n'en demeure pas moins que certains noms sont connus.

Maurice Voëffray (1896-1976), originaire de Vérossaz, précédemment à l'Aumônerie avec ses parents, exploitait en fermage le domaine de *La Pelouse*, à l'époque où M^{lle} Hemmerlin dirigeait *L'Ecole Nouvelle*. Il épousa en 1923 sa cuisinière Emma Bieth (1892-1970), laquelle comme M^{lle} Hemmerlin était d'origine alsacienne. Le jeune couple s'installa dans l'avancement du *Grand Chêne*. C'est là qu'est né leur fils Gabriel en 1925,

décédé tragiquement dans un accident de la circulation à Monthey en 1955. En 1927, Maurice Voëffray fit l'acquisition de la ferme Winkler en Dongirod, la première maison située sur la gauche en montant la route de Chiètres.

Le château était alors occupé par un dénommé Magnenat, capitaine instructeur aux fortifications de Dailly. Au départ de celui-ci, c'est le colonel Marcel Grandjean (1885-1972) qui, de la *Villa Talamoni* à *La Pelouse* où il vivait, transféra son domicile. Ce grand personnage et homme de coeur que j'ai bien connu, était comptable puis chef du service de subsistance de l'ancienne garnison de Saint-Maurice. C'est à motocyclette qu'il se rendait à son travail à Lavey. Il avait accompli 48 ans au service de la Confédération.

Au nombre des locataires de l'avancement, il y avait Pierre Tissot-Michel (1865-1943), horloger. Le gai carillon de la pendule Westminster qu'il vendit à mes parents au cours de l'automne de cette sombre année 1933, et qui se trouve dans mon corridor, me rappelle à son bon souvenir !

Dans l'avancement toujours, je me souviens encore d'Albert Würsten-Mittaz né en 1903 et de sa femme Romaine née en 1905. Alors qu'il était Maître d'hôtel en Belgique lors de l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale, il avait dû rentrer brusquement en Suisse avec sa femme et sa fille Gisèle, née à Bruxelles en 1935.

Après le départ du colonel Grandjean et sa femme pour s'établir à Bex, le château et son avancement sont restés fermés durant plusieurs années. Le 23.06.1953 l'instituteur du collège primaire du Châtel s/Bex, M. Jacques-Emile Golay, épousa, à Paris, M^{lle} Denise Bellec, ressortissante française qui s'était fait remarquer dans la région par son chien Babu ! Malheureusement M^{me} Golay habituée à la vie d'une grande ville ne se plaisait guère à habiter en dessus d'un collège, dans un village campagnard. Voulant rappeler à son épouse le charme des propriétés parisiennes, M. Golay transféra son domicile au château du *Grand Chêne*, entouré d'un parc magnifique. Là les époux Golay étaient à la croix du ciel. Dès novembre 1959, M. Golay enseignait à Bex-village et c'est au volant d'une DKW qu'il faisait les trajets Chiètres-Bex, roulant à une vitesse excessive. Nommé à Yverdon, le couple Golay quitta le *Grand Chêne* le 21 décembre 1960, emportant un merveilleux souvenir du temps qu'il avait passé dans ce manoir.

En juillet 1958, alors que M. et M^{me} Golay se trouvaient en vacances à Paris, de charmantes éclaireuses sédunoises vinrent camper dans le parc du *Grand Chêne*. Leur cheftaine, M^{lle} Bornet, était la nièce de M. Tavelli, propriétaire. L'aumônier était l'abbé Rémo Rossier qui, chose curieuse devint curé de la paroisse catholique de Bex, de 1965 à 1986. Ce fut un réel plaisir, pour nous autres habitants de Chiètres, le soir venu, d'assister à leurs jeux et productions et, lorsqu'elles étaient groupées autour du feu de camp, d'entendre leurs chants s'élever dans le silence et le calme de la nuit. Le souvenir que ces jeunes filles ont laissé est loin de s'effacer dans le cœur de tous ceux qui les ont connues et appréciées !

Le dernier habitant du *Grand Chêne* avant sa vente et son changement de raison sociale, fut l'ingénieur forestier communal Uli Strehler-Stücheli, sa femme Marlène et leurs trois garçons : Laurent, Henri et Alain. M. Strehler et sa famille apprécièrent grandement ce coin de terre qu'ils désiraient acquérir un jour. Nommé au début de 1966 dans un autre arrondissement forestier du canton, M. Strehler quitta Bex à destination de Morges le 15.08.1966.

Personnage mystérieux propriétaire du Grand Chêne en 1884-1894 ?

Vers la fin du XIX^e siècle, le personnage le plus mystérieux qui fut propriétaire du *Grand Chêne*, restera toujours Nicolas de Sterchbaschoff, fils d'Apolonowitch ! En portant un nom aussi bizarre, qui était-il ? D'où est-il venu ? Que faisait-il au *Grand Chêne* ? Ce sont là trois questions que je me suis toujours posées. Je questionnais des personnes âgées aujourd'hui défuntes, qui ne purent me répondre. Aucun document des archives n'en parle, excepté en 1885, où il a été porté au tableau d'imposition de la commune de Bex, pour un char à cheval et un chien. C'est la seule preuve que cette année-là il ait habité le *Grand Chêne*. Pourtant les archives du contrôle des habitants remontant à 1824 sont muettes à son sujet !

Ceci provient du fait que jusqu'à la Première Guerre mondiale, les étrangers jouissaient en Suisse d'une pleine liberté en ce qui concernait leur séjour et leur établissement dans notre pays. La police des étrangers relevait des cantons. On pouvait refuser le séjour et l'établissement à un étranger qui n'avait pas subi de condamnation pénale, ne risquait pas de tomber à la charge de la communauté et ne paraissait pas politiquement dangereux. La seule influence que la Confédération exerçait alors sur la police des étrangers consistait dans le fait que notre pays avait conclu, avec

de nombreux Etats européens et d'outre-mer, des traités contractants le libre établissement avec le libre exercice d'une activité professionnelle⁷.

Pour ma part, il est fort regrettable que je n'aie pas découvert ce nom plus tôt, du vivant de M. Emile Veillon (1864-1958), fils aîné de l'artiste peintre Louis Auguste (1834-1890). Dans mon jeune âge, M. Veillon qui était propriétaire des *Besses*, non loin du *Grand Chêne*, m'avait beaucoup parlé de ces anciennes familles qui résidaient sur la colline de Chiètres en cette lointaine époque dont les Louguinine et les Jones. Je me serais empressé de le questionner, car M. Veillon a certainement dû connaître Nicolas de Sterchbaschoff, fils d'Apolonowitch.

Dans mon imagination, je me le représente comme un de ces personnages légendaires. De stature moyenne et de forte corpulence, il me semble le voir sur cette terrasse du *Grand Chêne*. Vêtu d'un pantalon dit à tuyau de fourneau (à la mode à cette époque), d'une redingote bordée et coiffé d'un melon. Sa lèvre supérieure garnie d'une moustache touffue et, sur un col cassé, un nœud papillon que dissimule une importante barbe noire. Son visage étiré exprimant un air grave, semblable à celui d'un homme en proie à une révolte intérieure causée par un profond chagrin. S'appuyant sur une canne à pommeau d'argent, il arpentait ce vaste parc du *Grand Chêne* contemplant ce beau paysage pour se changer les idées, attendant la nuit tombante pour ordonner à son cocher d'atteler le coupé et le conduire à Bex à la réunion du cercle du Logis du Monde. C'est en ce lieu que se réunissaient régulièrement une fois par semaine des hommes appartenant à la noble société bellerine, dont je citerai en passant le comte Jean-Alphonse Sérényi, l'avocat Algernon Jones (1826-1897), et d'autres dont les noms m'échappent.

Plus d'un siècle s'est écoulé et Nicolas de Sterchbaschoff a quitté les lieux sans laisser de traces. Ceux qui l'ont connu et rencontré ne sont plus de ce monde et son souvenir s'est effacé dans la nuit de temps. C'est sous le titre : Un peu d'histoire locale à Chiètres, que toutes ces histoires ont été publiées dans le Journal de Bex des 6, 13, 20 et 27 décembre 1966. Celles-ci avaient grandement intéressé la population de Bex et tout particulièrement celle de la colline de Chiètres sur la quelle j'ai passé ma jeunesse. Depuis lors, je n'ai cessé de poursuivre mes recherches sur Nicolas de Sterchbaschoff.

Le 21 janvier 1974, M^{me} Louise Aulet, née Keim, domiciliée à Gryon, entrait dans sa centième année. Comme elle était née sur la colline de Chiètres, non loin du *Grand Chêne*, je suis allé quelques jours plus tard lui faire une visite à Gryon. Ce fut pour moi l'occasion de faire sa connais-

sance. Nous avons parlé de Chiètres et de ses habitants, mais malheureusement elle ne se souvenait plus de Nicolas de Sterchbaschoff lorsqu'elle était enfant ! Elle s'est éteinte à Aigle, le 12 janvier 1976, quelques jours avant d'entrer dans sa 102ème année.

En 1974, M. René Croset juge de paix du cercle de Bex, de 1963 à 1982, m'a donné une autorisation de consulter les archives de la Justice de paix du cercle, à des fins de recherches historiques. Un jour que j'étais occupé à rechercher un quelconque nom dans le répertoire de la lettre D du registre des testaments, mon attention fut attirée par de Sterchbaschoff, Nicolas, fils d'Apolonowich ! Ma surprise fut très grande, et je me suis hâté de relever les indications du texte.

Récemment j'ai voulu contrôler les indications relevées, mais malheureusement, les archives de la justice de paix, comme celles des autres cercles sont en voie de déménagement et de destruction pour certaines pièces sans grande importance. Je n'ai plus retrouvé ce registre (maintenant aux Archives cantonales), mais voici ce que j'avais relevé alors :

Nicolas de Sterchbaschoff était capitaine d'artillerie à la retraite. Il est décédé à Bolgoïé (Russie), le 22.06.1894⁸. L'héritière des biens du défunt a été, suivant le testament du 27.03.1894 reçu par le notaire Valère Feodorovitch Drabovich Slavensky, homologué par le Tribunal d'arrondissement de Kamenitz-Podolsk, le 22/29 juillet 1894⁹, sa veuve Anna Nicilaevna de Sterchbaschoff, domiciliée Boutsniewtzy, district de Petitchew/Podolie, en séjour à St-Pétersbourg. Anna Nicolaevna de Sterchbaschoff est devenue propriétaire du *Grand Chêne* par certificat d'héritier No 25'776, du 17.12.1894¹⁰.

Le 24 mai 1997 lors de la manifestation de printemps de l'Association valaisanne d'études généalogiques (AVEG), qui se tenait à Saint-Maurice ce samedi dès 8h45 et durant la journée entière, M. Pierre-Yves Pièce domicilié à Bex, membre du comité du Cercle vaudois de généalogie, était présent. Il m'a présenté M. Ivan Grezine, domicilié à Genève, qui faisait des recherches sur les familles d'origine russe qui avaient habité à Bex. Ayant entendu dire que j'avais publié une série d'articles sous le titre : Un peu d'histoire locale à Chiètres, dans le Journal de Bex, il m'a sollicité des copies de ces articles.



*"...exprimant un air grave semblable
à celui d'un homme en proie à une révolte
intérieure causée par un profond chagrin."*

Nicolas de Sterchbaschhof, imaginé par Michel Rouèche.
(Collection privée, Bex)

Qui était Nicolas de Sterchbaschoff ?

Après avoir certifié à M. Grezine que j'allais de suite lui faire parvenir la série de mes articles, nous avons parlé de Nicolas de Sterchbaschoff qui fut propriétaire du *Grand Chêne* situé non loin de *La Pelouse* laquelle appartenait à la famille Louguinine. Je l'ai informé que depuis le mois de novembre 1963, où j'ai découvert le nom de Sterchbaschoff inscrit sur les anciens plans cadastraux, je n'ai cessé de recueillir des informations sur ce personnage !

Après s'être informé à Moscou, M. Grezine m'a communiqué les renseignements suivants par lettre du 30.11.1998. J'ai jugé utile de le retranscrire pour cet historique.

En tout premier lieu, le nom patronymique ne s'orthographie pas de Sterchbaschoff comme cité sur les plans cadastraux et les rares documents qui le citent, mais Stcherbatchev, sans particule. Le propriétaire du *Grand Chêne* était :

Nicolai Apollonovitch Stcherbatchev, o 17.02.1847, † 22.04.1894 ¹¹. Il servait dans la marine de 1866 à 1874, date à laquelle il fut transféré à la 17ème brigade d'artillerie avec le rang de capitaine en second. Le 29.05.1876 il prit sa retraite avec le rang de capitaine. Marié à Anna Nikolaevna Kareev, fille d'un sous-lieutenant.
fils de :

Apollon Petrovitch Stcherbatchev, o 19.01.1812 à Moscou, † 24.10.1881 à la propriété Gontchary dans le district de Moscou. Servait au Corps des ingénieurs des colonies militaires. Responsable du bâtiment du Lycée Impérial Alexandre. Termina sa carrière avec le rang de général-major obtenu au moment de sa retraite le 20.05.1874. Marié à Anastassie Aledrovna NN. décédée avant 1857. Propriétaire dans le district de Maloyaroslavets du gouvernement de Kalouga.

M. Grezine détient ces renseignements d'Oleg Stcherbatchev à Moscou, appartenant à une autre branche de la même famille.

Conclusion

En conclusion de ce récit, je voudrais profiter de l'occasion pour honorer la mémoire des personnes défuntées : Emile Veillon, qui a bien connu la famille Louguinine de *La Pelouse* et m'en parla dans ses souvenirs. M. le Docteur honoris causa Georges Foëx pour ses renseignements sur M^{me} de Huici et M. Courcelle-Seneuil, M^{me} Agathe Rahm pour ses précisions sur la propriété de *La Pelouse* et M^{me} Emma Voëffray pour ses souvenirs de *L'Ecole Nouvelle* et M^{lle} Hemmerlin.

Je tiens ensuite à adresser mes vifs remerciements à M. Robert Pictet, archiviste cantonal vaudois, pour sa proposition de réinsertion des articles parus dans le Journal de Bex ; M. Ivan Grezine pour ses recherches sur les membres de la famille Stcherbatchev ; M. Pierre-Yves Pièce à Bex, président du Cercle vaudois de généalogie et M^{me} Odile Jaggi-Voëffray à Salaz rière Ollon, pour les précisions sur la vie de ses parents défunts.

Bex, le 28 février 2002, Freddy Gerber, archiviste communal

Notes

¹ R. Friedländer u. Sohn, Berlin, 1897.

² En commun avec M. Choukarev. Moscou, 1905. (Traduction française, par G. Ter Gazarian.) A.Herrmann, Paris, 1908.

³ *Les travaux d'artillerie de Sébastopol. Journal d'Artillerie*, 1856, 1857, 1858.

⁴ Otétchessvenie Zapiski, 1863.

⁵ Cercle Saint-Simon, Paris, 1886.

⁶ Texte tiré de: *Wladimir Feodorovitch Louguinine 1834-1911*, Ch.-Ed. Guillaume, correspondant de l'Institut de France, directeur adjoint du Bureau international des poids et mesures. Paris.- L. Maretheux. Imprimeur.

⁷ Communication de la Police fédérale des Etrangers, Berne, 10.04.1972.

⁸ Cette date ne semble pas exacte, voir plus loin.

⁹ Il s'agit là des calendriers Julien et Grégorien.

¹⁰ Impossible de savoir quelle instance lui a délivré ce certificat d'héritier !

¹¹ Cette date ne correspond pas avec celle relevée dans l'ancien registre des testaments de la Justice de paix, à Bex.

Complément

Suite au remaniement parcellaire d'octobre 1952, la forêt du Bochet, située entre les fermes de La Source et du Bochet, fut condamnée à disparaître. Alors âgé de seize ans, M. Freddy Gerber composa le poème suivant en son hommage.

Hommage à la forêt du Bochet sur Bex

Forêt du Bochet, resplendissante forêt,
Tes conifères odorants,
Qui filtraient les rayons du soleil au couchant
Embaumaient d'un délice, les soirs du printemps.

Forêt du Bochet, ô ma chère forêt !
Combien j'aimais à passer
De splendides dimanches d'été
Dans ta parfaite tranquillité

Forêt du Bochet, harmonieuse forêt ;
Tes enfants ont joué, tes oiseaux ont chanté,
Tes lièvres ont gambadé, tes renards se sont cachés
Sous le feuillage de tes verts bocages.

Forêt du Bochet, romantique forêt ;
Les nuits d'automne dans la fine brume,
Irradiés par le clair de lune,
Les amoureux ont connu d'ineffables moments.

Forêt du Bochet, blanche forêt ;
Lorsqu'en rafales grondait le vent
Et tourbillons de neige soulevant
Tous tes êtres vivants dormaient patiemment.

Forêt du Bochet, verdoyante forêt ;
Rien ne fut si beau que le dernier renouveau
Le printemps avait parsemé ton tapis de fleurettes
Qu'avaient cueillies de charmantes fillettes.

Forêt du Bochet, malheureuse forêt ;
Sous un pluvieux jour d'été
Tes plans ont été entaillés
Par la hache tranchante du garde-forestier.

Forêt du Bochet, vaillante forêt ;
Un grand matin de vendanges
Les bûcherons se sont mis à l'ouvrage
Et tes arbres abattus gisaient sur le sol feuillu.

Forêt du Bochet, triste forêt ;
De son épais manteau l'hiver a couvert
Tes tas de branches entrelacées
Et les troncs des géants disparus à jamais.

Forêt du Bochet, misérable forêt ;
A la saison des ébûchages, quand la nature s'est réveillée
Nids d'oiseaux, branches sèches, feuilles mortes
Ont flambé dans le silence et la sérénité.

Forêt du Bochet, innocente forêt ;
Condamnée à mourir sans pousser un soupir
Tes animaux, bestioles et oiseaux
Ont frémi de te voir souffrir.

Forêt du Bochet, courage ô ma forêt !
Dans nos coeurs restent gravés tes doux souvenirs
En notre espoir de t'agrandir
Nous te repeuplerons à l'avenir.

Freddy Gerber, 24 avril 1953.

